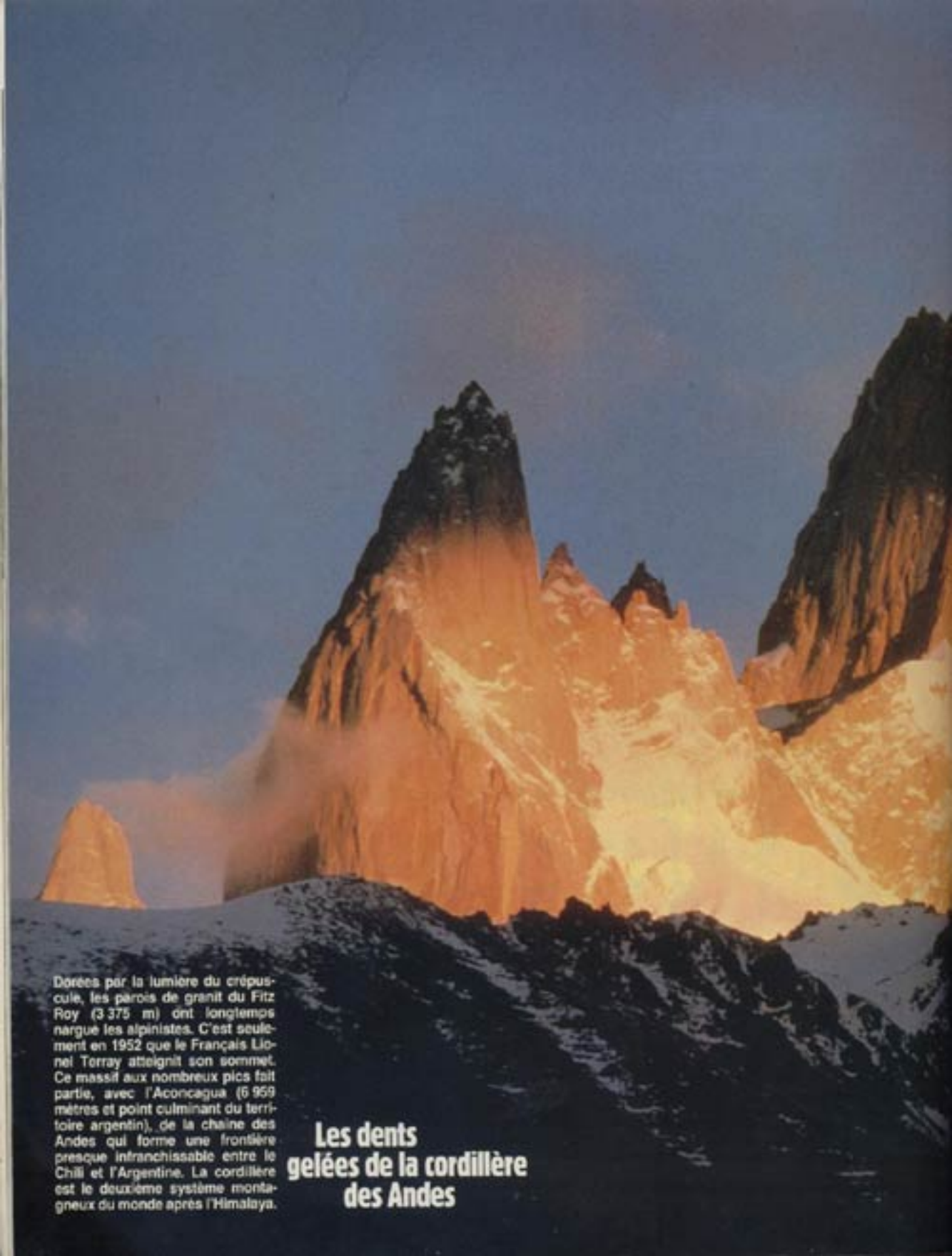


ARGENTINE

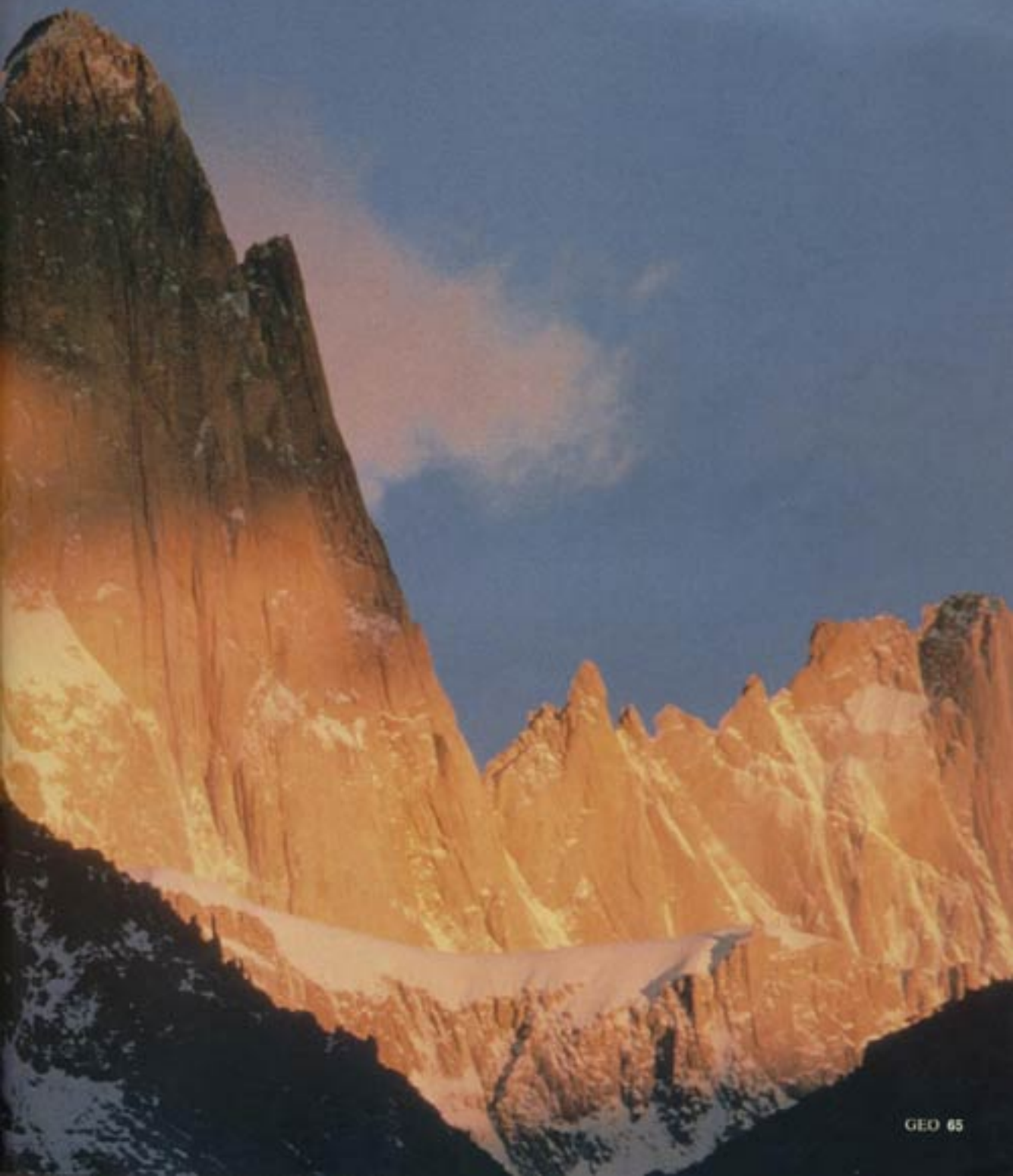
Investi par des pionniers à cheval appelés gauchos, le pays le plus au sud du monde avec le Chili s'étend sur près de quatre mille kilomètres de long : depuis les touffeurs tropicales de la province de Misiones, au nord, jusqu'aux solitudes glacées de la Terre de Feu. Sur cet immense territoire, on trouve à peine trente millions d'hommes et le tiers d'entre eux habitent dans la capitale, Buenos Aires. Après des années de dictature militaire et d'inflation galopante, les Argentins, le peuple le plus européen d'Amérique latine, redécouvrent l'usage de la démocratie parlementaire et ruse avec l'inconfort d'être devenus pauvres.

Carte à déplier
page 74




Dorées par la lumière du crépuscule, les parois de granit du Fitz Roy (3 375 m) ont longtemps nargué les alpinistes. C'est seulement en 1952 que le Français Lionel Terray atteignit son sommet. Ce massif aux nombreux pics fait partie, avec l'Aconcagua (6 959 mètres et point culminant du territoire argentin), de la chaîne des Andes qui forme une frontière presque infranchissable entre le Chili et l'Argentine. La cordillère est le deuxième système montagneux du monde après l'Himalaya.

Les dents gelées de la cordillère des Andes








**Une géante
argentée au bord de
la Plata**

Sur trois cents mètres de large, l'avenida 9 de Julio (au loin, son obélisque) coupe en deux la capitale, Buenos Aires. Elle va jusqu'au port, sur le Rio de la Plata, le grand estuaire au nom d'argent que l'on aperçoit à l'horizon. Toutes les rues de la ville se croisent à angle droit, à la manière new-yorkaise. La Place de Mai, rendue célèbre par les manifestations politiques, se trouve à un kilomètre environ sur la droite. Partout, des immeubles modernes remplacent les vieilles maisons à un étage de la période coloniale.



Au Salto Grande de Santa Maria, dans un vacarme de début du monde, deux cent soixante-quinze rapides se précipitent de soixante-dix mètres de haut dans une cuvette bouillonnante. Les chutes d'Iguaçu, dans la province de Misiones, se trouvent au point de rencontre des frontières du Paraguay, du Brésil et de l'Argentine. Plus étendues que celles du Niagara, sinon plus hautes, elles sont plus impressionnantes. Elles ont servi de décor au film « Mission » qui retrace l'aventure de la colonisation jésuite dans la région.

**Mise en scène
de jeux d'eau sous les
tropiques**



Le vertige d'une nation sans limites

Venus chercher de l'or, les colons espagnols trouvent une plaine jusqu'à l'infini : la Pampa. Puis les bovins vont peupler la terre plus vite que les hommes. Après 1850, arrivent d'Europe les immigrants pauvres. En 1986, le président Raúl Alfonsín annonce la création d'une nouvelle capitale : Viedma, en Patagonie. Après quatre siècles d'histoire, l'Argentine est toujours à la poursuite d'un mythe.

Buenos Aires, avril 1986: le président Raúl Alfonsín annonce aux Argentins la décision spectaculaire qui devrait changer la physionomie de leur pays au cours du siècle à venir: « Nous allons déplacer la capitale fédérale à un millier de kilomètres plus au sud, à Viedma. Nous allons organiser la véritable conquête de la Patagonie, fonder une deuxième république... » En lançant l'imagination de ses concitoyens vers la « nouvelle frontière » du Grand Sud, celle des steppes patagoniennes immenses, vides ou presque d'habitants, mais riches de toutes les promesses énergétiques du XXI^e siècle, Alfonsín renoue, en fait, avec le vieux rêve historique de la course au trésor, d'où est sortie la nation argentine. L'Argentine est née d'un mythe superbe, celui d'un édo-

rado à conquérir, regorgeant de bijoux fabuleux. Le nom même d'Argentine en conserve, vivante, la trace. Río de la Plata, pays du « fleuve d'argent ». Le vain puissant, le mirage fera danser aussi bien la tête des premiers conquistadores que celle des diverses générations d'immigrants qui se succéderont. Au cœur des uns comme des autres, la même volonté sourde: s'emparer des poches, très vite. « Hacerse la América »: « Se faire l'Amérique ». Quand, en 1536, l'Espagnol Pedro de Mendoza débarque avec hommes et chevaux et fonde la bourgade de Sainte-Marie-des-Bons-Vents, plus connue sous le nom de Buenos Aires, il peut revendiquer le mot de Hernán Cortés s'emparant du Mexique: « Je suis venu prendre de l'or, non pas labourer la terre en paysan. » En fait d'or, il n'aperçoit à l'infini, vaste et nue, qu'une plaine gigan-

tesque. Sans un arbre, sans un caillou. Sur cette pampa (terme de la langue des Incas pour désigner une étendue plate) à perte de vue: de l'herbe.

Les « sauvages », peu nombreux et assez terrifiés par l'allure de ces hommes cuirassés dressés sur d'étranges montures — le cheval était inconnu ici avant les Espagnols —, prièrent peu le privilège d'appartenir désormais à la couronne de Castille. Ils refusèrent la coexistence par trop brutale qu'on entendait leur imposer: la première Buenos Aires, assiégée, mourut lentement de faim. Mendoza repartit malade. Ses hommes se réfugièrent vers des tropiques plus cléments. Les chevaux, eux, s'égaillèrent dans la prairie, retournant à la liberté. Vinrent ensuite les bovins (cinq cents têtes) amenés en 1580 du Paraguay par un colon, Juan de Garay, fondateur de la seconde Buenos Aires. Très vite, vaches et chevaux allèrent croissant et multipliant, sans que personne pût les contrôler, faute d'enclos, faute de main-d'œuvre. Et les hommes restaient rares sur des distances énormes.

Pendant trois cents ans, l'histoire argentine ne fera qu'obéir, à peu près, à la géographie. Jusqu'à l'irruption de la modernité, il y a un siècle à peine, le style de vie sera marqué par l'étirement du temps et de l'espace. Tandis que, progressivement, Buenos Aires imposait sa domination sur le reste du territoire. De nos jours, les touristes fréquentent peu un pays qui ne mène nulle part — si ce n'est aux extrémités

(voir page 77)



Couverte de palmiers, la maison des tisseuses devient, sous le pinceau d'un des premiers artistes immigrants, un havre de calme rustique. Les animaux domestiques, tous originaires d'Europe, participent à l'aimable fiction d'une crèche des tropiques que les nouveaux arrivants, lecteurs de Jean-Jacques Rousseau et de la Bible, espéraient trouver en débarquant. Cette gravure plaide pour un modèle de société d'où toute violence colonisatrice a disparu.

**L'innocence
d'une colonisation
rêvée**

Ces généraux des armées de terre, de mer et de l'air (avec au centre l'ex-président Leopoldo Galtieri, alors au commandement, en 1981) forment la trilogie classique de l'omnipotence des armes en Argentine. La présence d'un prêtre rappelle qu'en Amérique du Sud les militaires ont souvent eu l'appui d'une hiérarchie catholique réactionnaire. Après un nouveau coup d'État, en 1976, ces grands-papas camouflèrent leur incompétence économique sous une répression féroce : vingt mille opposants furent ainsi éliminés sous la torture et grâce à la technique de la «disparition». Aujourd'hui, ce sont encore les jeunes grenadiers (à droite) qui amènent les couleurs devant le palais présidentiel, la Casa Rosada, et la statue du héros de l'Indépendance : le général San Martín.

Aux portes du palais, l'armée veille



siliens, lesquels obtinrent que les missions fussent détruites et les jésuites expulsés. Le film «Mission» (palme d'Or à Cannes en 1986) décrit assez bien cette histoire dont la violence répond à celle de l'environnement.

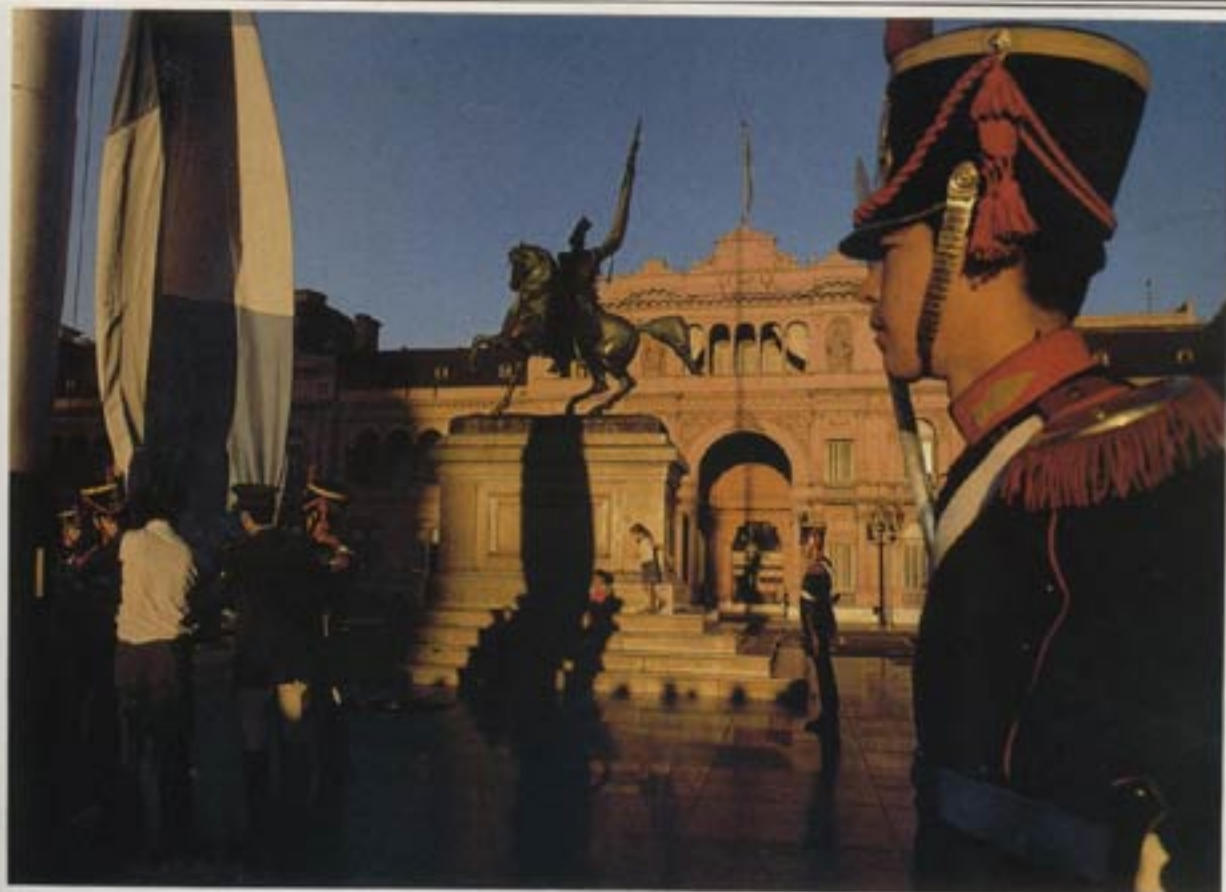
Le Nord-Est argentin est le royaume du coton et du riz, du bois quebracho rouge et dur, riche en tannin, quasi imputrescible, et surtout de la yerbamate, infusion nationale au goût âcre que saçotent tous les Argentins bon teint, grâce à une pipette d'argent fichée dans une calebasse évidée à cet effet. Sa réputation de réservoir d'hommes solides et résistants, durs à la peine, prompts au combat, a valu à cette région de payer en 1982 un lourd tribut lors de la guerre catastrophique des Malvinas (îles Malouines, alias Falkland). Les généraux envoyèrent ces tropicaux mourir dans la neige.

Si, à l'autre pointe du pays, la Patagonie est restée jusqu'à nos jours à peu près désertique, en dépit des richesses de son sol et de son sous-sol, elle le

doit sans doute autant à son climat rude qu'à sa latitude australe. Au-delà de l'ultime récif du cap Horn, passage obligé entre les océans Pacifique et Atlantique avant l'ouverture du canal de Panamá, rien d'autre que les glaces de l'Antarctique. Finis Terraes, terminus du continent américain... Quand, au début du siècle, l'outlaw Butch Cassidy, célèbre pillier de banques du Far West, doit fuir les Etats-Unis, c'est là qu'il se réfugie. Au bout du monde. Les Argentins eux-mêmes ne connaissent de cette région que ses marges les plus accueillantes : vallée fertile du río Negro, riche en excellents vins, ou bien le paradis touristique de la Patagonie andine. Autour de Bariloche, ponctuée de lacs aux eaux claires et poissonneuses, c'est une Scandinavie sauvage avec forêts de sapins, cabanes en rondins, stations de ski bien équipées. Plus au sud, spectacle extraordinaire à ne manquer sous aucun prétexte, l'exemple unique d'un morceau de banquise, le glacier Moreno, coïncé

entre les rives du lac Argentino qui s'avance sur des kilomètres. De véritables icebergs, blocs de glace de soixante mètres de hauteur, s'en détachent, à intervalles, dans un jaillissement d'eau émeraude.

Il est une autre Patagonie moins séduisante : celle du plateau rocailleux, à l'herbe rase, qui s'allonge, infini et morne, jusqu'à l'Atlantique. C'est la Patagonie du mouton, du pétrole, du charbon et du gaz, de l'uranium, de tous les minéraux précieux qu'exige l'industrie moderne. C'est aussi la Patagonie des tempêtes et des vents d'ouest qui peuvent souffler, froids et secs, à plus de cent cinquante kilomètres à l'heure. En dehors de quelques incursions de voyageurs curieux, cette région, défendue par des Indiens farouches, les Araucans, est restée pratiquement terra incognita jusqu'à la fin du siècle dernier. Cette terre rude, qui réclame des pionniers, sera peut-être demain le nouveau centre géopolitique du pays, comme le souhaite Raúl Al-



lonsin. Mais l'Argentine bien vivante d'aujourd'hui gravite, elle, autour de la Pampa. Dans un rayon de six cents kilomètres, à partir du cœur hypertrophié de Buenos Aires, s'est concentré l'essentiel de la richesse nationale : viande et blé. A vrai dire, ce trésor à portée de la main a dormi trois siècles avant qu'on en prenne conscience.

Le roman du mythe de l'Argentine profonde

Pendant leur longue « sieste coloniale », les criollos (créoles nés au pays), peu nombreux sur un campo immense, n'avaient fait que jouir paresseusement d'un bien considéré comme naturel. L'abondance des vaches et des chevaux répandus dans la plaine était telle que les équidés n'appartenaient plus à personne, sauf à qui se donnerait la peine de les attraper et de les chasser. Quant aux vaches sauvages, animaux « sportifs » à la chair plutôt co-

riace, on n'en mangeait que la langue et quelques morceaux de choix. Elles ne valaient que le prix de leur peau, dont on faisait vêtements et harnais, lits, sièges et sacoches. Sans de telles conditions — la plaine ouverte, un bétail en semi-liberté —, le gaucho n'aurait jamais existé. Ancêtre mémorable de l'Argentine profonde, ce héros vaillant et triste d'une chanson de geste, « El gaucho Martín Fierro » (1872), qu'on récite maintenant dans les écoles, a été sublimé jusqu'au mythe au XX^e siècle par un petit chef-d'œuvre de roman « Don Segundo Sombra ».

A l'origine, c'est un homme seul, un hors-la-loi, un sang-mêlé, fruit d'amours rapides et souvent brutales. Dans la Pampa, les femmes, rares, « servaient » plusieurs hommes criollos, Indiens et même esclaves noirs. Ces huachos (bâtards) quittaient tôt leur mesure de boue séchée pour se perdre dans l'espace. Nomade absolu, le gaucho a réussi à traverser les siècles sans descendre ou presque de cheval, sans

travailler jamais pour un patron, sauf à l'occasion, pour une doma (dressage) ou le marquage des bêtes. La barbe pleine, la chevelure retenue par un bandeau, son allure est légendaire : deux carrés de tissage l'habillent, l'un sur les épaules, percé d'un trou pour la tête (c'est le poncho), l'autre passé entre les jambes et serré à la taille par une large ceinture. A travers les âges, il ne s'est nourri que de viande et de maté. Pourchassé parfois par les criollos recherchant de la main-d'œuvre, il se réfugiait alors chez les Indiens dont il partageait l'errance. A moins qu'au contraire il ne les combattit au couteau. Car, jusqu'à la fin du siècle dernier, les véritables maîtres de la Pampa furent surtout les Indiens.

Le campo autour de Buenos Aires n'était pas sûr à plus de deux étapes de cavalier. Les Espagnols leur avaient bien involontairement offert l'instrument inespéré de leur liberté : le cheval. Passé leur terreur première, ils avaient appris très vite à en tirer le